

Première Partie

1915 • Varennes – Julianges (Lozère)
le 26 février 1915 -18 h

Le sol gelé crissait sous les sabots de Marie Philomème. Emmittoufflée dans son fichu noir, elle pressait le pas pour arriver chez le père Jean Greze, le maire du village, avant que la porte ne soit définitivement fermée jusqu'au lendemain matin.

Il gelait à pierre fendre et la nuit étoilée n'incitait personne à la promenade.

– « *Il sera fier le Philippe, là bas, dans les Ardennes où il fait la guerre, quand il apprendra que Mélanie, sa femme vient de mettre au monde son second enfant, un mâle cette fois. Pour le premier essai, ce fut une fille, la Germaine, elle a déjà deux ans avec cette fichue guerre. Ah, c'est une bien belle blondinette, mais cette fois, c'est bien le garçon tant attendu. Cyprien qu'elle veut l'appeler la Mélanie... Va pour Cyprien !* »

Elle pensait à son beau fils Philippe Jean-Marie Martin. Il était né à Lyon en Février 1883. C'était un solide gaillard aux mains énormes, de son pouce il recouvrait entièrement une pièce d'argent de cinq francs. Il était scieur-mécanicien ; c'est-à-dire qu'il savait conduire les premières scies à vapeur qui n'étaient pas encore arrivées jusqu'en Auvergne où le travail de bûcheron se faisait encore à la main.

L'huis de la ferme des Greze laisse entrevoir un rayon de lumière.
– « *J'ai de la chance !* » pensa Marie Philomème.

Au même instant, la porte s'ouvrit et un grand gaillard moustachu, sec comme un tronc de pin des hautes Cévennes se découpa dans la lumière.

– « *Je t'attendais Philo ! dit-il. J'ai appris en fin d'après midi que Mélanie avait ses douleurs et je savais bien que tu viendrais m'annoncer*

une naissance rapidement. Alors grand-mère, qu'est-ce que c'est ? Un mâle ou encore une pisseuse comme la première ?

– C'est un beau mâle, répliqua Philo, et on l'appelle Cyprien. »

Le maire fit rentrer la vieille femme dans la grande cuisine et l'invita à se mettre à l'aise. Elle secoua énergiquement ses sabots sur le seuil, puis entrouvrit légèrement son châle et le fit tomber sur ses épaules. Elle découvrit sa tête aux longs cheveux argentés arrangés par un gentil chignon.

– « Veux-tu boire quelque chose de chaud lui proposa Julienne, la maîtresse de maison.

– Non dit-elle, et s'adressant au maire : fais-moi vite signer les papiers, pour que je rentre rapidement, car Mélanie est seule et a besoin de moi. »

Le vieil homme ouvrit le tiroir du buffet et avec la plus grande attention en retira un grand registre qu'il déposa sur la table après s'être assuré qu'il ne restait aucun vestige après le passage des poules. Il revint ensuite au tiroir pour en retirer le tampon officiel, le sceau municipal, enveloppé dans un papier journal jauni.

– « Tu as de la chance dit-il à Philomène, l'instituteur est passé tout à l'heure. Je lui ai payé un canon et il a déjà rédigé l'acte d'état civil. Il suffit d'ajouter l'heure de la naissance et le prénom du « drôle »... ça tu le feras... car moi, il y a longtemps que je ne sais plus tenir un porte plume. Toi, tu as eu la chance d'apprendre chez les sœurs à Mende. »

La vieille femme s'approcha de la table pinça ses lorgnon sur son nez et lut à haute voix l'acte :

« Par devant nous... »

Pendant ce temps le père Grèze avait approché un porte plume, un encrier rempli d'encre violette et un buvard. Philo s'en saisit délicatement et après avoir frotté ses mains l'une contre l'autre pour les réchauffer et pour assouplir ses doigts nouveaux, dessina en lettres rondes les éléments manquants à la place laissée sur le document par le Maître d'école.

Fière du résultat, elle utilisa précautionneusement le buvard, elle sourit enfin au maire et le remercia ainsi que sa femme. Elle renvoya son châle sur sa tête dans un geste élégant et se dirigea vers la porte.

– « Dis, Philo, les temps sont difficiles, tous les hommes jeunes et valides sont sur le front... Je ne suis plus très solide, mais encore je suis capable de

faire quelques efforts. Si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas, fais-le moi savoir. D'autant que Mélanie ne se relèvera de ses couches que dans quelques jours. Son infirmité ne l'aidera pas pour la reprise des tâches quotidiennes !

– Mélanie boîte, depuis sa naissance, ça ne l'a pas empêchée de mettre au monde deux magnifiques enfants qui ne sont pas tordus, crois-moi !

(NDLR : Mélanie était atteinte de coxalgie congénitale, véritable fléau à l'époque, totalement disparu de nos jours).

– Ne pars pas au quart de tour, Philo, je sais bien que vous avez l'habitude en bonnes filles cévenoles de vous débrouiller toutes seules. C'est par amitié qu'il te dit cela mon Jean Baptiste, ajouta Julienne.

– Ou peut être par pitié ! Nous n'en avons pas besoin, nous nous débrouillons bien toutes seules. Merci quand même. »

Et elle s'enfonça dans la nuit froide. La lune traçait devant elle un chemin argenté, dans un quart d'heure elle sera rentrée au chaud.

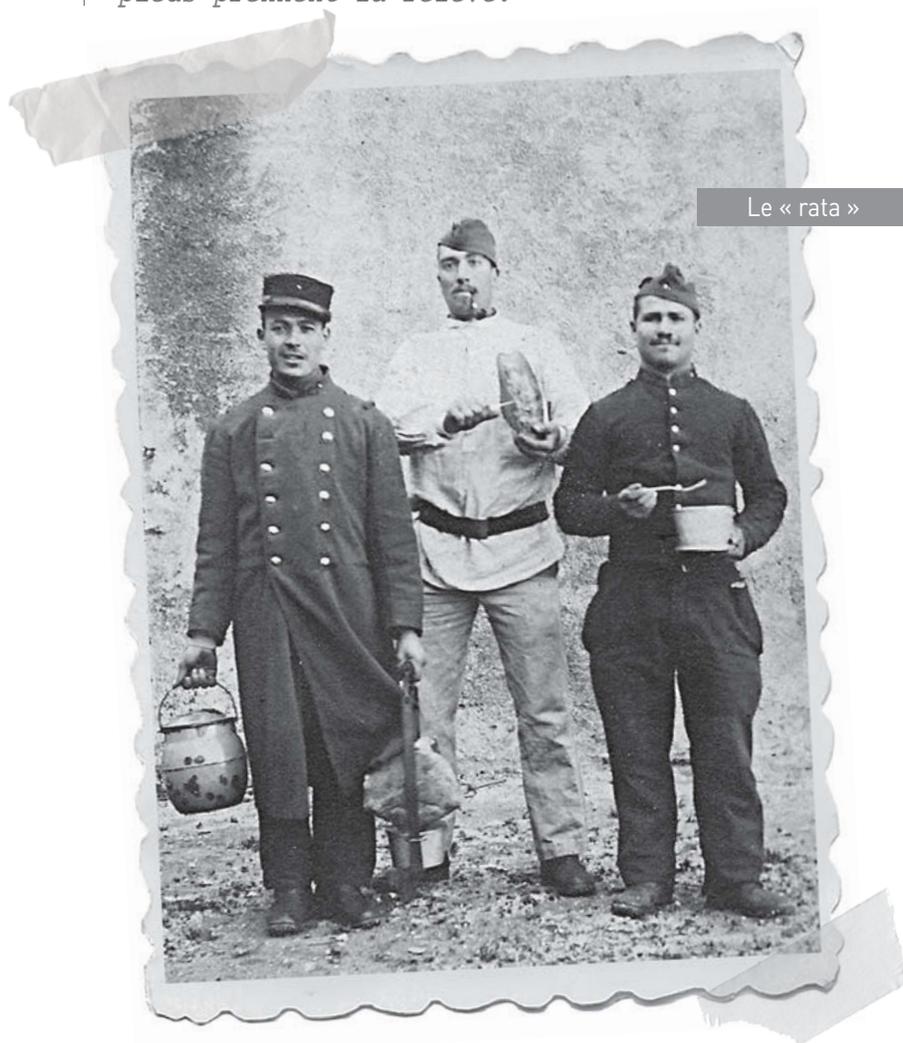


M. Philomène et Mélanie âgées

Quelque part dans la Meuse, le 1 mars 1915

Les Eparges

Le 17 février 1915 les Français ont décidé d'enlever les Eparges. Deux bataillons du 132^e régiment d'infanterie devraient occuper les tranchées ennemies dès qu'elles seraient conquises. Début mars les 106^e, 54^e, 132^e, 67^e et 302^e régiments d'infanterie ainsi que le 25^e bataillon de chasseurs à pieds prennent la relève.



Au lever des couleurs Philippe est appelé.

– « *Caporal Philippe Martin au rapport, le lieutenant veut vous voir.* »

Philippe au garde à vous, sortit du rang et se dirigea vers la casemate du Lt Fontagné. Celui-ci était planté devant une carte d'état major étalée sur une table. L'air pensif il était en train de préparer la prochaine attaque à la baïonnette contre les allemands qui se terraient à quelques pas, avant que ceux-ci ne minent la tranchée française.

A l'arrivée de Philippe, le lieutenant abandonna ses réflexions, sortit de sa poche un petit canif à manche de nacre attaché au bout d'une chaîne d'argent. Proprement, il ouvrit une boîte d'anchois et écrasa délicatement chaque poisson sur une tartine de pain. Il en tendit la moitié à Philippe et mangea l'autre moitié le petit doigt levé, puis il referma son canif et le remit dans sa poche.

– « *Caporal, le sergent Pichon, votre supérieur, est tombé hier au champ d'honneur au cours d'une opération contre le « boche », c'est vous qui, avec moi, mènerez les hommes au combat cet après midi, lorsque nous en aurons reçu l'ordre. Préparez-vous sur le champ ! Et, baïonnette au canon.* »

En sortant de la casemate, le vaguemestre tendit à Philippe une lettre qu'il ouvrit sans tarder.

Mon cher Philippe,

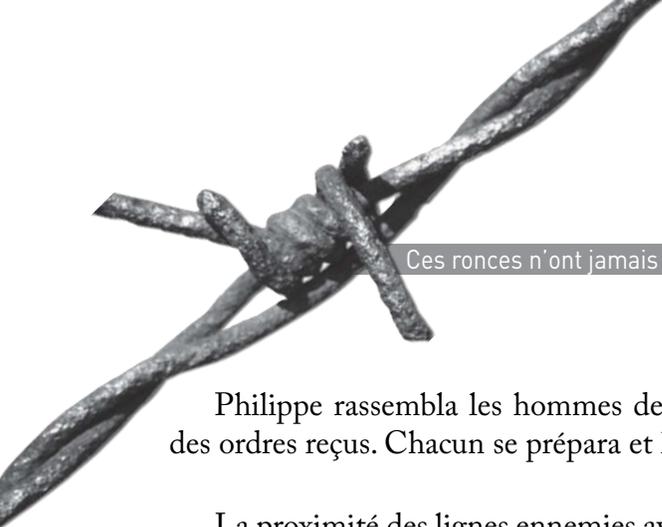
Je me dépêche de t'apprendre que Cyprien vient d'arriver. C'est un joli garçon de plus de trois kilos qui est né le 26 février et qui t'attend avec nous tous pour ta prochaine permission.

Mélanie

– « *Les nouvelles sont bonnes, Caporal ?*

– « *Oh oui, mon lieutenant ! Je viens d'être père pour la deuxième fois !*

– « *Félicitations ! Mais ça ne change en rien les ordres que je vous ai donnés. A tout à l'heure.* »



Ces ronces n'ont jamais fleuri

Philippe rassembla les hommes de son escouade et les informa des ordres reçus. Chacun se prépara et la longue attente commença.

La proximité des lignes ennemies avaient un avantage. L'artillerie s'était momentanément arrêtée. Le calme régnait sur le front, entrecoupé de quelques rafales de mitrailleuse, il annonçait une opération prochaine. Qui prendrait l'initiative ? Les Allemands jailliraient-ils les premiers, comme des diables de leurs tranchées ? Ou serait-on à nouveau les premiers à servir de chair à canon ?

Les visages des anciens étaient sévères. Les plus jeunes avaient envie de pleurer. Chacun pensait à celle qui était restée en arrière et qui devait se faire un sang d'encre, bien qu'elle n'ait aucune idée de l'enfer vécu sur le front.

Les sentinelles et les observateurs ne quittaient pas une minute leur poste d'observation. Il était vital pour tous que le moindre mouvement ennemi soit immédiatement signalé. Les minutes puis les heures passaient jusqu'à l'ordre attendu qui arrivait enfin, comme un soulagement.

– « *En avant ! En avant !* » avait commandé le lieutenant en tirant son sabre hors du fourreau. On voit son bras levé, la dragonne autour de son poignet, il escalade la pente, malgré les rafales de mitrailleuses, les grenades et les boches qui font un feu d'enfer.

Aussitôt une vague d'uniformes bleus, de fusils et de baïonnettes avait dominé le bord de la tranchée, poussée par une clameur angoissante des poilus, ponctuée par le crépitement des mitrailleuses.

Les hommes tombaient et ne se relevaient plus. Quelques mètres plus loin, Philippe sentit tout à coup le sol s'effondrer sous ses pieds. Il se retrouva six pieds plus bas dans une tranchée inconnue. Une sape préparée par l'ennemi... les explosifs n'ont pas encore été placés ! à quelques heures près, on aurait assisté à un carnage !

LES DIX COMMANDEMENTS DU POILU!

Joffre, seul, tu adoreras,
Et respecteras parfaitement.

Ta Mairaine, tu aimeras,
Et Rosalie également.

A l'Amour, tu penseras,
En permission seulement.

Du Courage, tu montreras,
Jour et nuit, tout simplement.

Toujours Gai, tu seras,
Afin de vivre longuement.

Du Pinard, tu boiras,
Et de la Gnole, modérément.

A la bouche, tu auras,
Ta Bouffarde constamment.

Persévérant, tu seras,
Jusqu'au bout, énergiquement.

Des Boches, tu tueras
Le plus possible naturellement.

En faisant ça, tu obtiendras
La Victoire, certainement.



Des cadavres de soldats allemands gisaient pêle-mêle au fond de la sape, aucun signe de vie... Une odeur âcre lui arrachait la gorge... Philippe ne connaissait pas encore cette odeur... une odeur de chlore ! C'est certainement cette saloperie qui a tué tous ces Allemands ! Vais-je y passer moi aussi ? Instinctivement, il chercha son mouchoir. Il ne le trouva pas, sans doute l'avait-il perdu au moment de l'assaut. Il entendait les balles siffler au dessus de sa tête... Quand tout à coup plusieurs ombres se jetèrent à quelques pas de lui au fond de la tranchée.

Uniformes bleus ! Ce sont des Français ! Il cria ! Il reconnut deux de ses hommes parmi les cinq fantômes couverts de boue et de fumée. Les autres venaient du 54^e de ligne.

- « *Venez par là ! leur cria-t-il, vous serez un peu plus à l'abri* »

En rampant, les soldats vinrent se blottir contre leur caporal, attendant un moment propice pour revenir vers leurs lignes.

- « *Nous ne quitterons pas cette tranchée leur annonça Philippe, nous avons gagné quelques mètres sur le front Allemand et nous attendrons les nôtres !* »

La nuit arrivait. La mitraille diminuait. Le front allait se stabiliser pour quelques heures au moins. Certainement on allait voir les punis essayer de ramener quelques blessés agonisants vers leur ligne.

Une lampe laissa entrevoir soudain un faisceau de lumière au bout de la tranchée sur la gauche. Philippe pointa son fusil dans la direction attendant un signe ami ou ennemi.

- « *Halte-là !* » hurla-t-il.

Une voix répondit :

- « *Tu n'es pas encore mort ! Tant mieux ! Ne m'allume pas... j'arrive !* »

Ils étaient trois soldats chasseurs à pieds, avec à leur tête un adjudant manchot que Philippe connaissait. Ils venaient repérer le terrain conquis et étaient très heureux d'y trouver des camarades.

L'adjudant tendit à Philippe sa gourde et une cigarette allumée. Une gorgée de pinard serait la bienvenue. Il demanda ensuite aux soldats de revenir en arrière et au bout du boyau de prendre sur la gauche. Ainsi ils arriveraient jusqu'aux lignes françaises sans aucun problème.

Le retour ne dura guère ! Philippe se présenta au rapport et le lieutenant ayant compris l'importance de ce saut de puce bien in-

volontaire pour Philippe, lui annonça qu'il le proposerait pour une récompense.

Bien joli pensa-t-il, mais ce qui comptait le plus maintenant, c'était d'aller dormir !

Le lendemain matin, l'ordonnance annonça à Philippe qu'il était chargé de ramener vers l'arrière, à Bar le Duc, un convoi de blessés de la veille et qu'il veuille bien se tenir prêt pour le départ à tout moment. Une « perm » l'attendait au quartier général, il pourrait ainsi aller reconnaître son fils nouveau né.

Quel bonheur ! Quinze jours loin de l'enfer ! Enfin je vais pouvoir respirer et retrouver un peu de sérénité, pensa-t-il.



Transports de troupe de l'époque